

Marc Haentjens : Le plaisir d'une rencontre

Denise Truax

Number 24, October–November 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44057ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Truax, D. (1982). Marc Haentjens : Le plaisir d'une rencontre. *Liaison*, (24), 6–22.

Marc Haentjens: Le plaisir d'une rencontre

J'me suis retrouvée, un samedi après-midi du mois de septembre, chez Marc Haentjens. On sortait à peine du Congrès de l'ACFO, on venait également de faire une bonne bourrée de travail sur le projet Guigues. Les choses allaient bien. Marc avait annoncé sa démission comme coordonnateur de Théâtre-Action, effective le 1er décembre, quelques semaines plus tôt. Et, le lendemain de notre rencontre, Marc partait passer quelques semaines de vacances en Jamaïque. Bien méritées d'ailleurs.

Autour de quelques verres, on a jasé. Faut dire que c'est plutôt Marc qui a parlé, j'étais venue l'entendre. Il m'a entretenue d'un peu tout: sa vie, ses antécédents, son travail, ses projets d'avenir, l'Ontario français, etc.

Je connaissais, par bribes et pour avoir travaillé et collaboré avec Marc durant les trois dernières années, des morceaux de ce qu'il m'a raconté. Ce qui m'intriguait, c'était le portrait d'ensemble, la perception à la fois chronologique et réfléchi que Marc pouvait avoir de ce qu'il était, de ce qu'il faisait. Faut dire que ça été une entrevue passionnante.

J'aurais aimé pouvoir vous livrer tout ça aujourd'hui. Mais j'ai dû choisir, non sans difficulté. En espérant que les propos qui suivent sachent traduire, aussi, tout ce que le peu d'espace m'empêche de vous donner.

par denise truax

L'histoire commence en France, dans une banlieue de Paris, à Versailles—la ville des rois, comme Marc la nomme. Famille bourgeoise, pas trop aisée. Une jeunesse passée à étudier: une fois terminée la 13e année, c'est destination Hautes études commerciales (HEC) qui sont, avec les grandes écoles d'ingénieurs, les institutions les plus reconnues en France. Deux années intensives de préparatoire, ces "boîtes de travail", avant d'être accepté HEC. Et là, trois ans d'études de cas en marketing, gestion, informatique, etc...

Moi, j'me suis retrouvé à HEC, j' commençais à découvrir ce que j'avais fait à date, comme j' commençais à réaliser que j'me retrouvais à HEC. Pis j' commençais à me dire que c'était pas forcément un choix que j'avais fait d'être là. Pis, disons, en m'éveillant à la vie un peu plus, j' commençais à découvrir toutes sortes d'affaires que j'avais le goût de faire. Ça commencé par le théâtre—un p'tit repère disons—c'est qu'avec un autre de mes amis, François, on a fondé une troupe de théâtre à HEC. Pis on investissait ben gros de notre temps sur la troupe, ben plus que sur les études de cas en gestion, en marketing.

Deuxième expérience, c'est que j'ai fait un voyage à la fin de ma deuxième année HEC, en 1973, en Indonésie, avec François



encore. On avait décidé de faire un voyage d'études, ce qui remplaçait un stage qu'on aurait dû faire ailleurs. Nous notre projet c'était qu'on voulait étudier un système collectif d'entraide à Java, qui s'appelle le GotonGrojong.

On est parti trois mois et demi en Indonésie. C'est là que moi, qui était un garçon de bonne famille, j'ai découvert encore d'autres affaires. D'abord la démerde, me débrouiller, rencontrer des gens qui sont différents. Pis trois mois et demi c'est quand

même assez long...on a appris l'indonésien, on a vécu toutes sortes d'aventures. Ce qui fait que j'suis rentré en France, j'avais l'allure...

...changée un peu?

...Assez effrayante. Mes parents étaient complètement ahuris.

Ce voyage là, plus le théâtre, c'avait pas mal bousculé d'affaires. Là j'entamais ma dernière année aux Hautes études commerciales, cinq ans après ma treizième année. Pis j'ai commencé à angoisser; qu'est-ce que j'allais faire à la sortie de HEC, la destination étant en principe, à travers les stages qu'on avait pu faire, c'était les savons, les alcools, ou travailler chez Dubonnet ou dans l'industrie, pour une grosse compagnie privée. C'était sur que c'était pas ça que j'avais envie de faire. J'arrivais pas exactement à définir ce que moi j'voulais faire. Mais j'savais ce que je voulais pas faire.

Après avoir vainement cherché dans le service public, et en échange du service militaire obligatoire, Marc s'est tourné vers le service à l'étranger. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé au Canada, "coopérant" au Collège Algonquin.

J'suis arrivé le 15 septembre à Montréal. Le lendemain j'ai passé la journée au Collège, et le surlendemain, je donnais un premier cours de marketing devant une classe d'étudiants en publicité. Lesquels étudiants m'ont dit à la fin de la classe qu'y trouvaient ça ben intéressant mais qu'y avaient ben d'la misère à me comprendre.

d.t. Ton accent!

En tout cas, ça été un premier semestre assez difficile. En plus, j'étais arrivé, j'avais pas d'appartement, les cours étaient commencés depuis deux semaines, j'étais tout seul parce que Brigitte m'a rejoint par la suite. En tout cas, j'ai trouvé ça un peu dur. Au deuxième semestre, c'est devenu plus agréable. Mes cours marchaient bien, mes étudiants me donnaient du bon feedback, j'avais de la valorisation, j'commençais à m'intégrer à l'équipe des profs. Pis là, nous, comme on était un peu en transit pendant un an et demi, deux ans, on s'disait, "Ben là, on est au Canada, on est pas pour rester à Ottawa..." Donc tout a été calculé en fonction de faire un grand voyage pendant l'été 78. Ce qu'on a fait: on s'est préparé un grand voyage dans l'est, en Acadie. Et puis dans l'ouest jusqu'à Vancouver, pendant deux mois et demi, trois mois. On trouvait ça magnifique, c'était vraiment au boutte. Pis là, la seule chose, c'est que Brigitte, ayant fait des contacts avec Théâtre-Action, avait hérité d'un atelier au festival de Sturgeon Falls. Donc, sur notre parcours, en revenant de l'est, on s'est retrouvé à repartir vers l'ouest en s'arrêtant à Sturgeon Falls.

Et là, ce qu'on a découvert en une semaine à Sturgeon Falls, c'est qu'on a découvert qu'y avait des gens qui s'appelaient des Franco-Ontariens, qu'ils avaient l'air ben l'fun. Pis c'était une révélation énorme!

On est à l'automne 1978. Retour à Ottawa pour un troisième semestre. Puis, 31 décembre, fin de contrat, fin du service militaire. Sur les entrefaites, Brigitte est embauchée à la Corvée pour La Parole et la Loi. Marc se retrouve en vacances. En profite pendant trois mois de temps pour être "l'homme à la maison" et pour rédiger un roman autobiographique sur son adolescence. Avril 1979, retour en France.

Avec l'optique que c'était fini le voyage au Canada. On retournait vivre en France, moi j'étais déterminé à trouver un emploi là-bas. Et puis avec une certaine optique qu'on avait élaboré ensemble qui était que moi j'essaierais de travailler dans le domaine coopératif. Sauf que là Brigitte est embauchée, repart au Canada pour le festival de Rockland.

Ce qui fait que je me sentais un peu seul à Paris. Finalement j'ai accepté un emploi à Larochelle, dans une chambre de commerce. Et le festival de Rockland approche. Du coup, Brigitte ayant fait un contrat, moi ayant fait un petit contrat à Paris aussi, on décide d'additionner nos deux contrats pour me payer un billet d'avion aller-retour. Cette fois là, j'suis resté une semaine au Canada, dont les trois premiers jours au festival de Rockland. Là c'était comme coup de foudre, bis, si tu veux.

Et justement, le poste de coordonnateur de Théâtre-Action venait de s'ouvrir. Marc passe une entrevue puis...repart pour Larochelle, où une job l'attend, mais...

...avec la conviction que j'allais revenir ici. Et puis même avec une drôle de conviction que j'allais avoir l'emploi à Théâtre-Action. À la fin du mois d'août, Lise Leblanc m'appelle pour me dire que j'avais l'emploi.

Et puis ça pris deux mois, le temps que j'aie mon visa d'immigrant, pour arriver ici le 1er décembre 1979. Donc j'avais exactement 27 ans. Et puis, en arrivant à T.A., j'avais enfin trouvé la chose que je voulais faire; en mettant le pied sur le sol de Mirabel le 1er décembre 1979, j'avais l'impression que j'allais faire vraiment ce que j'aimais.

Quand j'suis arrivé, c'était une période assez moche. En fait, j'suis arrivé le premier; le samedi ou le dimanche, y'avait une réunion du comité directeur qui se terminait, pis juste à la fin de la réunion du comité directeur, Lise Leblanc (alors administratrice à T.A.) avait réussi à prévenir les gens suite à la démission d'Alain Michaud, que Théâtre-Action risquait de terminer l'année avec un déficit de 30 000\$. Et puis tout le monde avait replié ses documents pour dire "Eh ben, on verra ça la prochaine fois".

«Dans l'fond, j'pense qu'il y a quelque chose de David contre Goliath, c'est tous les jeunes qui depuis dix ou quinze ans ont bâti des organismes comme Théâtre-Action, ben tous ces gens-là, y travaillent contre cette résistance avec des moyens de fortune.»

Théâtre-Action était en plus impliquée dans la crise de Pénétag, anticipait un déficit assez élevé, vacances de coordonnateur et d'animateur provincial depuis plusieurs mois. Mais, d'un autre côté, c'était peut-être nouveau, je sais pas. Ça offrait peut-être l'opportunité qu'y'avait ben du champs, ben des choses à faire. On repartait une nouvelle équipe avec Odette, avec Lise, avec Louise et toi. Y m'semble qu'il y avait un esprit de nouvelle équipe là.

Quand j'suis arrivé à T.A., j'ai dû faire un apprentissage, pis Lise m'a sûrement beaucoup aidé là-dedans. Le premier apprentissage c'était d'aller au festival étudiant de New Liskeard. J'connais pas ça, j'ai trouvé ça intéressant. Deuxième expérience, c'était d'aller à Pénétag, en pleine crise: c'était dans la semaine d'après, à la réunion du CCLF. Qui finalement votait l'équipe du CCLF qui allait travailler à l'obtention de l'école. Pis c'était un assez beau moment aussi. Ensuite, on a rencontré les troupes à Toronto, au Conseil des Arts de l'Ontario. En tout cas, y'a une succession d'événements comme ça qui ont jalonné



«Ce qu'on a découvert en une semaine à Sturgeon Falls, c'est qu'y avait des gens qui s'appelaient des Franco-Ontariens, qu'ils avaient l'air ben l'fun. Pis c'était une révélation énorme!»

mon intégration qui s'est faite, je pense, assez vite parce que les événements le demandaient.

d.t. Comment ça changé, de ton passage? Depuis que j'ai pensé partir, j'ai souvent pensé à ça. Pis aussi parce que j'me suis dit que j'avais peut-être fait ce que je voulais faire à T.A., d'une certaine façon. J'trouve qu'y a un premier plan où j'ai été, peut-être, meilleur, j'sais pas, mais c'est le plan de la structure de fonctionnement de T.A.

C'est vrai à deux niveaux: la restructuration de l'animation par secteur, j'pense que c'est un point très important pour T.A.: d'avoir des secteurs étudiant, communautaire, professionnel, ça j'pense que c'est un premier acquis. Et puis, au niveau de la structure aussi, c'est la question de Liaison. Pis ça, moi j'suis bien fier de ça.

En arrivant à T.A., j'trouvais que c'était en modèle extrêmement intéressant, mais j'trouvais qu'y avait des problèmes...j'pense au fonctionnement, le principe de l'équipe,



la collégialité, ça marche. C'est pas toujours facile, mais ça marche. Le principe du salaire égal, ça marche. Le principe de l'animation, de la préoccupation-animation, ça marche. Le principe de l'association avec des membres—l'idée qu'on exprimait à Théâtre-Action, comme à Liaison au niveau des abonnements—ce sont deux organismes qui prennent le risque d'avoir des membres payants. En Ontario, c'est rare, pis ça marche.

Malgré ce fonctionnement qui est coopératif, ça marche bien mieux que les structures traditionnelles. Ce qui est doublement intéressant—si je me laisse aller complètement—c'est qu'en plus ce modèle, il existe en Ontario français, dans un milieu minoritaire qui est, par principe, défavorisé. Évidemment, on peut faire des comparaisons. On regarde au Québec, qui nous pile souvent dessus, donc on pourrait regarder chez eux, et si on compare la situation du théâtre québécois, ben c'est intéressant que Théâtre-Action soit pas au Québec mais on Ontario.

J'sais bien qu'en l'an 2000, le modèle ça va être la coopérative. J'suis convaincu de ça. Les autres modèles sont en train de périr, parce qu'ils sont atteints de gigantisme, de paralysie bureaucratique et puis parce qu'ils ne reflètent plus les aspirations des gens. Les gens ont besoin d'avoir un travail qui est motivant. Leur chèque de paye à la fin de la semaine suffit pas pour les intéresser. Dans l'fond, y peuvent toucher du chômage. C'est peut-être moins intéressant économiquement...Tu sais, on sent tout ça dans la société actuelle, on sent que le modèle fonctionne plus.

Donc, en rendant Théâtre-Action efficace, en promouvant l'organisme, en le structurant de manière à ce qu'il soit vraiment opérationnel, ouvert, etc...dans ce cas-là, le modèle initial, qui pré-existe sûrement à mon arrivée à T.A., peut plus être nié parce qu'on peut plus lui reprocher ce qu'on lui reprochait autrefois. Quand j'dis que j'avais accompli un peu ce que je voulais faire, j'pense que c'en est une, tu vois.

Ce qui est fort dans le milieu dans lequel on travaille, c'est que les gens retroussent leurs manches. J'pense que c'est un milieu qui est anti-intellectuel, ce qui fait souffrir, parfois, certains intellectuels. J'pense qu'y a des gens qui regrettent qu'on ait pas plus de réflexion sur l'avenir franco-ontarien, sur nos modèles de développement, etc. Qui seraient prêts, eux, à écrire là-dessus. Mais je pense que le modèle, il se détermine tout seul, par l'action.

Une autre chose qui valait la peine de travailler, c'était le manque d'appuis que Théâtre-Action avait. Par exemple, toutes les démarches qu'on a pu faire au niveau de TV-Ontario, de Radio-Canada, de l'ONF,

du Centre National des Arts, qui était une situation pas très agréable, quand t'es obligé de t'engueuler avec les gens pour dire finalement...ils existent, les troupes; aussi l'engueuler auprès des acheteurs pour dire "achetez franco-ontarien"; pis souvent ça crée des situations qui ont semblé drôles à des gens...disons des gens qui trouvaient ça drôle que moi j'défende la cause franco-ontarienne...

d.t. Et, ça s'en va où?

Ben ça c'est intéressant. C'est toujours un peu bête quand tu pars de dire où ça va s'en aller...

d.t. mais tu peut avoir des intuitions...

...Moi j'peux dire où j'aimerais, d'une certaine façon, que ça s'en aille. Moi j'pense que T.A. c'est une structure provisoire. J'trouve que la structure réelle, c'est la troupe, pis en particulier les troupes professionnelles. Pis j'trouve que la plus grande chose que puisse faire T.A., que T.A. a toujours faite d'ailleurs avec la Corvée, la Vieille 17, le TNO aujourd'hui, c'est de mettre en place des troupes professionnelles qui vont faire sa job en région. Ce que moi je peux rêver, c'est que t'aies des troupes professionnelles qui se développent, comme le TNO à l'air de très bien se développer à Sudbury. Comme certains membres du TNO espèrent peut-être créer une troupe à Hearst dans deux ans, comme la Vieille 17 travaille en région. Pis en espérant peut-être qu'une troupe se développe dans le sud. C'est très schématique, mais moi il me semble que c'est ça, j'pense pas que T.A. peut mieux faire que ça. Et que T.A. devienne une structure qui s'efface de plus en plus à mesure que les troupes en région assument son travail en assistant, par exemple, les troupes étudiantes et communautaires, et en faisant tout un travail d'animation et de création, qui fait que chaque région, à travers le théâtre pis d'autres moyens—parce que j'suis certain que le théâtre peut avoir un effet d'entraînement—développe une maturité.

Que Théâtre-Action soit plutôt un centre de ressources qui offre du matériel, comme la Trousse d'expression dramatique, le Répertoire des textes, etc., des outils sur des questions financières, par exemple, des subventions, de l'information...des services.

d.t. Et, à travers toutes ces expériences là, qu'est-ce que ça t'a raconté de l'Ontario français?

Voilà la façon dont j'vois l'Ontario aujourd'hui: j'trouve que ça ressemble à une société sous-développée. En fait, y'a une petite élite qui est généralement située dans l'enseignement, un peu dans le monde des affaires mais pas tellement, plutôt dans les

Suite à la page 22

PORTRAIT

Marc Haentjens: le plaisir d'une rencontre

Suite de la page 8

professions libérales, avocat, juriste, prof...qui domine avec la complicité certaine de l'Église. Comme c'était au Québec y'a pas tellement longtemps, pis comme c'était en France y'a longtemps.

Pis en fait, ça c'est la structure de base—ça m'a pris du temps à la trouver—c'est la structure de base de l'Ontario français sur laquelle nous on travaille depuis...nous, j'veux dire ceux qu'on appelle les jeunes adultes, les travailleurs culturels, les intervenants communautaires, etc...depuis une dizaine d'années en essayant de modifier les comportements, d'élargir l'horizon des gens et puis aussi de violer des résistances. Ce qui est peut-être un peu révoltant d'une certaine façon, c'est que ces résistances là sont renforcées justement par les Québécois, les institutions torontoises, souvent par les institutions franco-ontariennes. Et puis, également, peut-être par l'ambassade de France. Elles sont renforcées par Radio-Canada sûrement, elles sont renforcées par l'ONF à Montréal, elles sont renforcées par tout l'appareil culturel qui a les argents, qui a les moyens, qui a les ressources pour influencer la communauté franco-ontarienne. Dans l'fond, j'pense qu'il y a quelque chose de David contre Goliath, c'est tous les jeunes qui depuis dix ou quinze ans ont bâti des organismes comme Théâtre-Action, ben tous ces gens là y travaillent contre cette résistance avec des moyens de fortune.

Ce qui vient de se passer à l'ACFO provinciale est un signe de ça. Mais y'a d'autres exemples très proches de Théâtre-Action, comme le Centre National des Arts, qui s'ouvre depuis un an aux Franco-Ontariens...

En plus, cette génération véhicule des idées qui sont extrêmement intéressantes. Comme elle véhicule une approche qui est tout à fait différente de l'ancienne génération. Qui sont pas des idées élitaires, en général; qui sont des idées collectives, communautaires, coopératives, qui font la promotion de, comment dire, non pas une survie, mais une vie ouverte, large, intelligente...

d.t. le plaisir d'être.

La dernière arme des conservateurs, de l'ancienne génération, c'est de questionner le bien-fondé des jeunes. Mais c'est un signe que ce soit leur dernière arme. Mais c'était toi qui disais que c'était la révolution tranquille.

Une chose aussi à laquelle je crois, c'est qu'on véhicule un nationalisme plus entier que l'ancienne élite. Moi-même, j'ai bien plus souvent, quand je me suis retrouvé sur des comités, dans des réunions, dans des

affaires comme ça, j'ai parlé plus fort des Franco-Ontariens que les porte-paroles officiels traditionnels, des Franco-Ontariens. J'pense que c'est quelque chose qui est imparable, ça. L'ACFO peut pas nous opposer qu'on est pas, qu'on travaille pas pour la communauté franco-ontarienne, on est plus Franco-Ontarien qu'eux. On en parle plus fort, on est moins timide, on est plus nationaliste, j'trouve, d'une certaine façon.

Ce qui fait qu'on est peut-être plus acfoïstes que l'ACFO. Pis ça, j'suis certain, c'est une des armes, une des choses contre laquelle la résistance peut plus tenir. Parce que leur argument, on l'a aussi dans notre panoplie d'arguments. Sauf qu'on l'a encore plus fort.

Sentir l'urgence de faire des affaires. C'est peut-être ça la révolution tranquille, dans l'fond. C'est qu'on sent qu'il faut qu'on aille de l'avant, il faut qu'on bouge. Parce qu'on sent que si on bouge pas, on crève.

d.t. Et puis toi?

Ben moi, c'est difficile à définir. J'sais ce qui m'intéresse de faire. J'suis capable de dire ce que j'ai aimé à Théâtre-Action. J'ai tout dit, j'pense, mais travailler dans un cadre coopératif...j'ai appris à Théâtre-Action ce que je savais faire, ce qui est quelque chose de très important, qui est signe de la trentaine aussi, je pense. J'sais que j'suis capable de faire certaines affaires. J'sais que j'ai des outils, pis j'sais que ces outils se situent dans un domaine qu'on appelle la gestion, l'administration...j'dirais plutôt la gestion. J'ai le goût d'utiliser ces outils là dans un domaine qui s'appelle la coopération, de développement, l'animation pis en

général on ajoute l'adjectif communautaire. Pis disons que c'est ça que j'ai envie de faire. Comment? Où? Je l'sais pas. J'sais pas encore.

Je travaille dans le milieu franco-ontarien depuis trois, quatre ans, pis j'me sens intéressé à travailler dans ce milieu-là. Maintenant, comment j'peux continuer à travailler dans le milieu franco-ontarien, ben là j'sais pas trop.

J'ai aussi un autre projet, j'sais pas si j'vais le réaliser. J'sais pas si c'est, non plus, mon domaine, tu vois. Mais quelque chose qui me tient à coeur. Que je vais peut-être faire un jour, pis j'sais pas si j'aurai 50 ans ou si j'en aurai 35...C'est que moi, j'crois avoir accumulé un certain nombre de réflexions depuis cinq ans, en tout cas. Ces réflexions partent un peu d'une conception sociale. Ce que j'aimerais c'est écrire un livre qui soit pas un ouvrage de théoricien, qui soit pas non plus un ouvrage de praticien, mais qui soit un ouvrage entre les deux. En fait, je serais peut-être un ouvrage de synthèse, je l'sais pas. Qui puisse rassembler, ou replacer la critique écologique, la critique du développement, la critique sociale, la critique politique, pour dire, pour proposer une sorte d'approche ou une réflexion sur notre société, comment on devrait regarder notre société à l'heure actuelle, pis dénoncer un paquet d'affaires que j'appellerais des mythes. La première partie serait donc un peu la démystification des mythes, ou l'énoncé des mythes, en tout cas, qui sont véhiculés. Pis la deuxième partie serait vraiment des amorces de solution. Pis par rapport à ça, j'dirais plutôt des pistes que des solutions, qu'un modèle. C'est un livre qui veut être simplificateur, mais en même temps, faut faire attention en simplifiant que ça devienne pas simple.

Ce qui me fait peut-être un peu peur, c'est que j'trouve ça, honnêtement, un peu prétentieux. C'est que moi, j'suis un peu naïf. Parfois, j'ai l'impression d'avoir LA solution. Sauf que quand tu dis j'ai la solution aux problèmes...de Théâtre-Action, c'est encore mesuré. Tandis que quand tu dis j'ai la solution au problème du vacuum politique international...

En tout cas, là j'suis un peu suspendu à ce qui va se produire après que je quitte T.A. C'est pour ça que, si je flotte un peu, c'est que ça se peut qu'il y ait une opportunité qui s'ouvre qui fasse que j'aie le goût d'embarquer dedans tout de suite.

Sur ça, moi j'trouve que si je faisais un bilan sur ma job à T.A., c'est merveilleux que j'aie pu faire ça, puis c'est merveilleux que T.A. ait pu m'offrir de faire ça. Y'a une coïncidence à un moment donné qui est rare, comme de rencontrer quelqu'un.*

SALUT, MAN!

